

L'archéologie amérindienne de la Martinique

***Présentation faite au Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique,
dans le cadre du Plan Académique de Formation de l'Académie de la Martinique,
le 24 mars 2017***

Sébastien Perrot-Minnot
Docteur en archéologie de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Archéologue au bureau d'études Éveha
Chercheur associé à l'EA 929 AIHP GEODE (Université des Antilles)

La recherche archéologique sur les Amérindiens de la Martinique

Dès le XIX^{ème} siècle, les antiquités amérindiennes de la Martinique ont fait l'objet de signalements et éveillé la curiosité d'érudits locaux. Mais on peut considérer que l'archéologie amérindienne de la Martinique a fait ses premiers pas dans les années 1930, à l'époque où le père Jean-Baptiste Delawarde entreprenait l'étude du site de l'Anse Belleville, au Prêcheur. Après son inauguration, en 1938, le Musée de l'Homme (Paris) a appuyé les travaux de Delawarde et d'autres pionniers.



Le père Jean-Baptiste Delawarde sur le site de l'Anse Belleville, en 1936. Photo : Banque Numérique des Patrimoines Martiniquais.

Une synthèse sur l'archéologie martiniquaise, appelée à faire date, a été publiée en 1952 par le père Robert Pinchon ; celui-ci a également établi la première carte archéologique du territoire. En 1961, le premier Congrès International d'Etudes des Civilisations Précolombiennes des Petites Antilles a été organisé à Fort-de-France, sous l'égide de la Société d'Histoire de la Martinique, et à l'initiative de Robert Pinchon et de Jacques Petitjean-Roget. La manifestation a donné naissance, l'année suivante, à l'Association Internationale d'Archéologie de la Caraïbe (AIAC).

Voici d'autres étapes importantes :

- 1965 : Promulgation d'une loi étendant aux départements d'outre-mer le champ d'application de plusieurs lois relatives à la protection des sites et des monuments historiques.
- 1970 : Inauguration du Musée d'Archéologie, d'Histoire, d'Arts et Traditions Populaires de la Martinique (qui deviendra, en 1983, le Musée d'Archéologie Précolombienne et de Préhistoire de la Martinique).
- 1972 : Le directeur du musée, Mario Mattioni, est nommé Directeur des Antiquités de la Martinique par le Ministère des Affaires Culturelles. Le premier dépôt de fouilles est alors construit dans le département.
- 1984 : Création de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de la Martinique.
- 1987 : Etablissement d'un Service Régional de l'Archéologie (SRA) commun à la Martinique et à la Guyane.
- 1991 : Constitution d'un SRA propre à la Martinique.
- 1992 : Mise en place de la Carte archéologique officielle de la Martinique, gérée par le SRA.
- 2001 : Création de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP), qui interviendra en Martinique à partir de l'année suivante.

L'archéologie amérindienne a donc été développée par l'Etat central, mais aussi par les collectivités, des universités (dont l'Université des Antilles) et laboratoires, des associations, des bureaux d'études archéologiques privés (comme Éveha) et des experts indépendants. Les recherches s'appuient sur la bibliographie et les archives, divers types de prospections, des diagnostics, des fouilles programmées et préventives, des études de collections archéologiques, des relevés et des analyses. Par ailleurs, elles s'inscrivent dans des démarches pluridisciplinaires, faisant intervenir, notamment, l'histoire, l'ethnologie, la linguistique, l'écologie humaine et les sciences de la Terre et du vivant.



Sondage ouvert sur le site des roches gravées de Montravail, dans le cadre d'une opération programmée, en 2015. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.

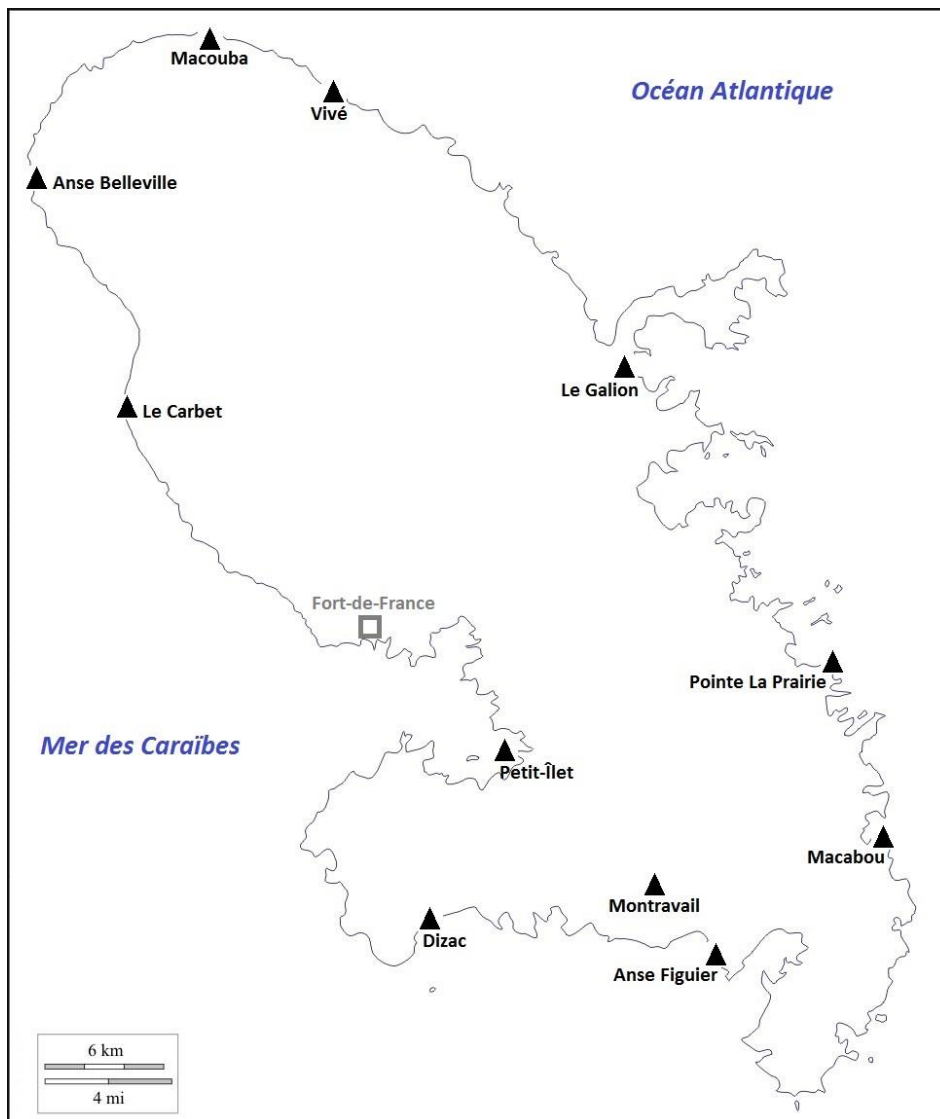
L'inventaire et les caractéristiques générales des sites archéologiques amérindiens

On recense plus d'une centaine de sites amérindiens sur l'île principale de la Martinique et les îlets qui l'entourent. Dans leur grande majorité, ils sont localisés sur le littoral (sur le rivage, des plaines, des versants, des éminences...) ; cela peut s'expliquer, bien entendu, par la relation étroite que les populations entretenaient avec la mer, mais aussi, en partie, par le fait que les travaux archéologiques ont été plus intensifs sur la côte que dans les terres intérieures, où s'élèvent des montagnes et collines boisées. La distribution des gisements est également liée aux cours d'eau qui, comme la mer, pouvaient être utilisés pour la subsistance, les déplacements et les rituels. Des emplacements ont été occupés à plusieurs reprises.



La plage du Diamant a révélé une importante occupation amérindienne. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.

Les sites amérindiens enregistrés en Martinique comprennent des établissements correspondant à des villages ou des campements ; quelques zones d'habitat ont révélé des sépultures (par exemple à Vivé, au Lorrain). Mais certains lieux montrent des traces d'activité domestique qui s'avèrent difficiles à interpréter, en raison de la petite quantité de vestiges découverts et des incertitudes concernant les contextes archéologiques. Pour le reste, il faut mentionner les sites à caractère symbolique/rituel, apparemment localisés à l'écart des zones habitées : les deux gisements d'art rupestre amérindiens connus dans la collectivité (ceux des roches gravées de Montravail, à Sainte-Luce, et du Galion, à La Trinité) et des secteurs où des cupules ont été creusées dans la roche (comme au Petit-Îlet, à Rivière-Salée). Notons cependant que d'autres cupules sont situées près de vestiges d'occupation ; c'est le cas, entre autres, à Macouba, Pointe La Prairie (Le François) et l'Anse Figuier (Rivière-Pilote).



Localisation des sites archéologiques amérindiens mentionnés dans la présentation. Fond de carte : d-maps.com

Les types de vestiges

Le matériel archéologique amérindien de la Martinique comporte, tout d'abord, des objets en céramique, qui sont généralement découverts dans un état fragmentaire. On trouve, parmi eux, des récipients très variés (qui peuvent être décorés), des *adornos* (petits modelages servant à orner des vases), des figurines, des sortes de masques et des fusaïoles. Le mobilier amérindien inventorié est aussi composé d'ouvrages en pierre, en coquillage et en os, qui étaient utilisés dans les activités de la vie quotidienne, la parure et les cérémonies. Mais les sculptures en pierre sont rares ; elles incluent des « pierres à trois pointes » ou « zemis », qui avaient une destination rituelle. Les archéologues ont reconnu des objets à différents stades de fabrication, ainsi que des morceaux de matières premières utilisées par les artisans.



Petit vase « en hamac » provenant de Vivé. Photo : Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique.



Fragment de hache découvert à Vivé. Photo : Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique.



Lot de perles mis au jour à Vivé. Photo : Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique.

Parmi les vestiges non meubles, on connaît au moins une roche à polissoirs, au Carbet. Ce bloc présente des marques qui ont manifestement été produites par le polissage répété d'outils en pierre. Les polissoirs ne doivent pas être confondus avec les cupules, des cavités aux formes curvilinéaires et régulières, travaillées avec soin. Le mode d'utilisation des cupules est discuté, mais on peut supposer que leur fonction n'était pas utilitaire. Les pétroglyphes de Montravail et du Galion constituent un autre type de manifestation rupestre. Ils représentent surtout des visages stylisés et des motifs géométriques. Leur signification demeure mystérieuse, mais elle devait se rapporter à la mythologie et à la religion. Il est à signaler qu'à Montravail, des cupules ont été identifiées à proximité des roches gravées.



Roche à cupules de Macouba. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.



Roche gravée principale (Bloc A) de Montravail. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.

D'autres traces archéologiques donnent des informations sur des aménagements du terrain et d'anciennes structures. Ainsi, des fouilles ont fait apparaître des trous de poteaux, des fosses d'usage domestique et des sépultures, ces dernières étant dotées d'offrandes. A Saint-Pierre, un possible trou de poteau dans le comblement d'une fosse sépulcrale suggère une forme de signalisation de l'enterrement.

Il y a, enfin, les restes biologiques non-travaillés, humains, fauniques et botaniques, associés à de l'habitat. Sur certains sites, comme celui de Macabou (Le Vauclin), des déchets alimentaires ont formé de grands amas coquilliers. Le matériel archéozoologique tiré du gisement de Dizac (Le Diamant) est d'une richesse exceptionnelle : il a donné lieu à l'identification de 112 taxons ; on y trouve surtout des crustacés et des poissons, mais aussi des échinodermes, des reptiles, des oiseaux et des mammifères. Les restes biologiques fournissent de précieuses indications sur la subsistance et les traditions précolombiennes. Malheureusement, leur conservation est souvent compromise par l'acidité des sédiments.

La chronologie et les cultures archéologiques

La chronologie de l'occupation amérindienne de la Martinique est établie essentiellement grâce à la stratigraphie, aux typologies d'objets (en céramique, tout particulièrement) et aux datations au radiocarbone.

Les contextes archéologiques les plus anciens connus remontent au I^{er} siècle avant J.-C. Ils ont été mis au jour dans le Nord Atlantique. Leurs vestiges sont attribués aux Saladoïdes, un peuple originaire du bassin de l'Orénoque (Venezuela) et qui a commencé à coloniser l'arc antillais au V^{ème} siècle avant J.-C., propageant dans les îles des espèces animales et végétales, l'agriculture, la céramique, la vie villageoise et de nouveaux symboles. Cela dit, l'ancienneté de la présence humaine en Martinique provoque des débats : un matériel en pierre potentiellement précéramique a été découvert sur deux sites du Carbet (aux contextes problématiques), et d'après une étude paléo-environnementale publiée en 2015 par Peter Siegel et d'autres chercheurs, les paysages martiniquais auraient commencé à être transformés par l'homme il y a quelque 5000 ans. Si l'on excepte le cas de l'île de Trinidad, située tout près de la côte sud-américaine, les traces d'activité humaine les plus anciennes de l'archipel antillais ont été mises en évidence dans les Grandes Antilles ; elles datent du VI^{ème} millénaire avant J.-C.

Le registre archéologique précolombien de la Martinique ne concerne donc, en l'état, que l'Âge Céramique. En outre, il se rattache à quatre cultures ou phases, appelées Saladoïde Cedrosan Ancien (période du Céramique Ancien), Saladoïde Cedrosan Moyen/Récent (Céramique Moyen, 350-700 après J.-C.), Troumassoïde (Céramique Récent, 700-1000 après J.-C.) et Suazoïde (Céramique Final, de 1000 à l'arrivée des Européens). Ces entités sont définies sur la base de la récurrence de traits et d'associations de traits ; elles reflètent les transformations affectant la société amérindienne au fil du temps. Dans le domaine de la céramique, d'une façon générale, on constate que la production saladoïde est plus élaborée, plus décorée et plus variée que celle des phases post-saladoïdes.

Les phénomènes correspondants doivent être considérés à l'échelle régionale, les Antilles formant une aire culturelle. Toutefois, un morcellement culturel s'opère au Troumassoïde, et les contrastes s'accroissent alors entre, d'une part, les Grandes Antilles et les Petites Antilles du nord, où se développent les chefferies des Taïnos, et d'autre part, les Petites Antilles centrales et méridionales. Précisons que l'archéologie ne corrobore en aucune manière un mythe ancien et tenace (découlant de récits ethnohistoriques), selon lequel une

invasion de Caraïbes belliqueux aurait chassé des Petites Antilles les pacifiques Arawak. En réalité, les changements survenus à partir du Saladoïde Cedrosan Moyen/Récent ont été graduels.

A l'arrivée des colons français en Martinique, en 1635, les natifs se désignaient eux-mêmes comme des « Kalinagos », et appelaient l'île « Iouanacaera » (« l'île aux Iguanes »). Pour l'instant, il n'est pas possible de définir archéologiquement ces Amérindiens, dans la mesure où aucun contexte datant de la période de Contact -celle qui s'étend de la venue de Christophe Colomb, en 1502, à la colonisation française- n'a encore été clairement identifié. La culture ou phase amérindienne qui est rattachée à cette période a reçu le nom de « Cayo » ; elle a pu être appréhendée par les archéologues sur d'autres îles des Petites Antilles.

Datations	Âges	Périodes	Cultures
XVIème-XVIIIème siècles	HISTORIQUE	Contact	Cayo
1000-contact ?	C E R A M I Q U E	Céramique final	Troumassoïde suazan ou Suazoïde
700-1000 ap. J.-C.		Céramique récent	Troumassoïde troumassan
350-700 ap. J.-C.		Céramique moyen	Saladoïde cedrosan moyen/récent
0-350 ap. J.-C.		Céramique ancien	Saladoïde cedrosan ancien
?	ARCHAÏQUE	?	?

Chronologie culturelle de l'occupation amérindienne de la Martinique, d'après Benoit Bérard (2013).

La société amérindienne

Les groupes de l'Âge Céramique établis dans les Petites Antilles centrales et méridionales parlaient des langues de la famille arawak, originaire d'Amérique du Sud, et avaient un mode de vie villageois. Leur village-type était composé de carbets et d'ajoupas (abris sommaires) formant une place. Au centre de l'établissement se dressait le « taboui », maison collective des hommes, lieu de la transmission de savoirs et d'initiations.



Reconstitution d'un village amérindien, au Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique. Photo : Musée d'Archéologie et de Préhistoire de la Martinique.

Ces communautés n'ont pas constitué de chefferies, contrairement aux Taïnos ; elles ont conservé une organisation sociale plus ou moins égalitaire. D'ailleurs, les sépultures fouillées trahissent une faible différenciation sociale. Du reste, il y avait nécessairement des personnages dotés d'une autorité particulière, par exemple, dans les affaires de la religion et de la guerre. Ajoutons que la différenciation sexuelle était très marquée, dans la langue, les tâches de la vie quotidienne, les traditions et la religion. Celle-ci se rapportait notamment aux « zemis », des esprits de la nature et des ancêtres, et imprégnait tous les aspects de la vie.

Les populations pratiquaient une agriculture sur brûlis dédiée principalement au manioc, qui était à la base de l'alimentation. Elles vivaient aussi de la cueillette, de la chasse et de la pêche (l'exploitation des ressources marines s'étant progressivement intensifiée). Le legs archéologique montre qu'elles se consacraient à des arts variés ; certains d'entre eux, comme le tissage et la vannerie, n'ont laissé que des témoignages indirects.

Tout en étant attachés à leurs villages et à leurs territoires, les groupes étaient très mobiles, se déplaçant aisément d'île en île, et entre les Antilles et l'Amérique du Sud. La diffusion d'idées, de ressources naturelles et de biens manufacturés, tels que les perles, de même que les sources ethnohistoriques, attestent l'existence de réseaux d'échanges très étendus et dynamiques.

Les perspectives de la recherche

Les Amérindiens de la Martinique continuent d'offrir de vastes perspectives à la recherche scientifique. Il convient de souligner que :

- La majeure partie des sites amérindiens répertoriés n'a pas encore été fouillée ;
- Des sites signalés par le passé, mais mal localisés, ont été « perdus de vue » ;
- Des zones relativement étendues n'ont pas encore été systématiquement prospectées ;
- Sur certains terrains, notamment ceux qui sont couverts de forêt ou de dépôts volcaniques, il est impossible de repérer des vestiges précoloniaux en surface ;
- L'archéologie amérindienne, à ce jour, n'a suscité que très peu d'explorations sous-marines ;
- Des roches gravées, ou potentiellement gravées, attendent d'être examinées par la photogrammétrie (qui permet de mieux distinguer les reliefs) ;
- Les études paléo-environnementales sont restées très limitées.



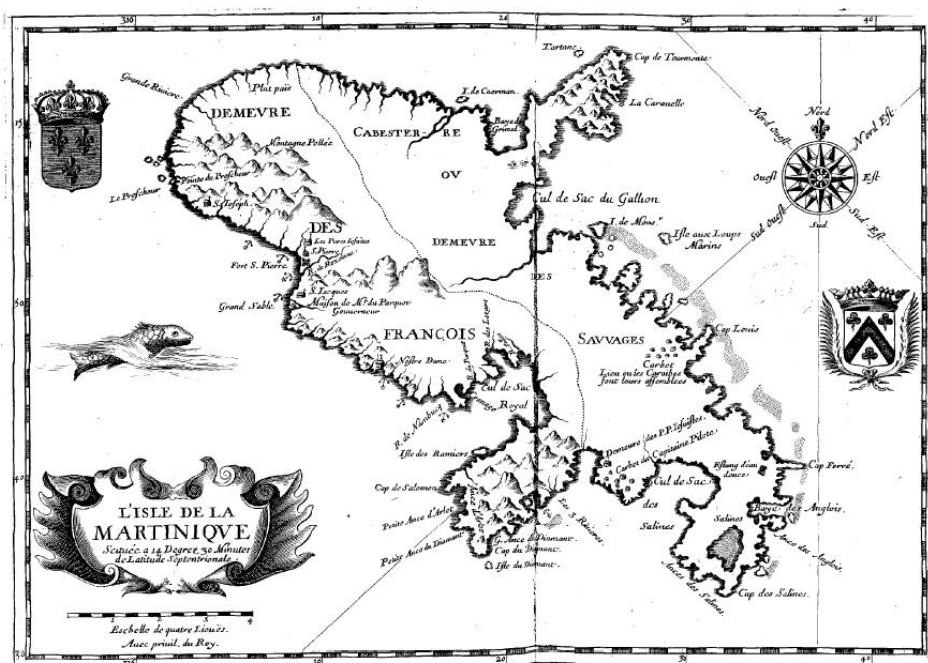
Photogrammétrie de la roche gravée principale de Montravail, par Thomas Creissen et Nicolas Saulière (Éveha).

Et de fait, de vastes zones d'ombre obscurcissent encore notre connaissance des anciens Amérindiens. Des questions importantes continuent de se poser sur :

- l'adaptation des communautés aux environnements de leur temps ;
- des aspects de la culture matérielle (relatifs aux techniques, aux usages, aux types, à la diffusion des objets, etc.) ;
- Les identités culturelles ;
- l'ancienneté et la chronologie de l'occupation amérindienne ;
- les fonctions des sites ;
- la signification de l'iconographie ;
- l'organisation et les pratiques sociales ;
- les symboles et les croyances ;
- les relations entre les groupes des Antilles ;
- les liens avec l'Amérique continentale.

Les survivances et l'héritage amérindiens

Le passage de Christophe Colomb en Martinique n'a pas été suivi d'une entreprise de colonisation, les Espagnols s'intéressant surtout aux Grandes Antilles. Mais dès cette époque, les Amérindiens de la Martinique ont entretenu des relations avec les Européens ; leur culture en a forcément été affectée, dans une mesure qu'il est encore difficile de préciser. Au XVII^{ème} siècle, la colonisation de l'île par les Français n'a pas tardé à provoquer des conflits. Un traité conclu en 1639 a officialisé la partition de l'île entre les nouveaux venus et les « Sauvages », mais les colons l'ont dénoncé en 1658, massacrant et expulsant une grande partie des Kalinagos. Toutefois, des familles caraïbes sont mentionnées dans les archives martiniquaises jusqu'au début du XIX^{ème} siècle. Et à travers le métissage, les natifs ont apporté leur contribution aux cultures créoles, qui continuent de perpétuer des traditions d'origine précolombienne.



Carte de la Martinique, publiée par Jean-Baptiste Du Tertre en 1654 et montrant la partition de l'île entre les Français et les « Sauvages ».

De nos jours, le patrimoine amérindien matériel fait l'objet de travaux de recherches, d'inventaire, de conservation, de restauration, de divulgation scientifique et de vulgarisation. Sa valorisation vis-à-vis du grand public est assurée, en particulier, par le Musée d'Archéologie et de Préhistoire (Fort-de-France) et l'Ecomusée (Anse Figuière, Rivière-Pilote), qui dépendent de la Collectivité Territoriale de Martinique. Au Diamant, l'Espace muséographique Bernard David aborde aussi le passé précolombien, et au Carbet, la roche à polissoirs mentionnée plus haut est exposée près de l'Office du Tourisme.



Roche à polissoirs, au Carbet. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.

Un seul site précolombien est officiellement ouvert au public, en Martinique : celui des roches gravées de Montravail, localisé en lisière de la forêt du même nom. La Ville de Sainte-Luce va y aménager un parc culturel. Au reste, un centre d'interprétation devrait être créé à Vivé. D'ailleurs, les pétroglyphes de Montravail comme le site archéologique de Vivé ont été inscrits au titre des Monuments Historiques. Mais d'autres sites inspirent actuellement des réflexions, visant à accroître la promotion du riche et fascinant héritage amérindien de la Martinique.



Panneau installé sur l'une des aires d'accueil de la forêt de Montravail. Photo : Sébastien Perrot-Minnot.

Bibliographie sélective (en français)

Benoit Bérard (coord.) : *Martinique, terre amérindienne. Une approche pluridisciplinaire*. Leyde : Sidestone Press. 2013.

Benoit Bérard et Catherine Losier (coords.) : *Archéologie caraïbe*. Taboui, collection d'archéologie caraïbe, n° 2. Leyde : Sidestone Press. 2014.

Benoit Bérard et Nathalie Vidal : « Essai de géographie amérindienne de la Martinique ». *Actes du XIXème Congrès de l'Association Internationale d'Archéologie de la Caraïbe, Aruba, 22-28 juillet 2001*, pp. 22-35. Oranjestad : National Archaeological Museum Aruba. 2003.

Cécile Celma (coord.) : *Les civilisations amérindiennes des Petites Antilles*. Fort-de-France : Musée Départemental d'Archéologie Précolombienne, Conseil Général de la Martinique. 2004.

Christophe Colomb : *La découverte de l'Amérique*. Paris : Editions La Découverte. 2006.

Sandrine Grouard : « Modes de vie des Précolombiens des Antilles françaises : synthèse des données archéozoologiques ». *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 108/109, pp. 91-101. 2007.

Bernard Grundberg (coord.) : *A la recherche du Caraïbe perdu. Les populations amérindiennes des Petites Antilles de l'époque précolombienne à la période coloniale*. Paris : Editions L'Harmattan. 2015.

Henry Petitjean-Roget : *Archéologie des Petites Antilles : chronologies, art céramique, art rupestre*. Basse-Terre : IACA. 2015.

Sébastien Perrot-Minnot : « Le peuplement initial des Antilles ». *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n° 170, pp. 1-27. 2015.

Sébastien Perrot-Minnot : « Les roches à cupules de la Martinique ». *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n° 173, pp. 17-36. 2016.

Sébastien Perrot-Minnot : « Les roches gravées du Galion (La Trinité, Martinique) ». *Archeographe*, 2016 : <http://archeographe.net/node/681>

Robert Pinchon : « Introduction à l'archéologie martiniquaise ». *Journal de la Société des Américanistes*, t. 41, pp. 305-352. 1952.

Nathalie Vidal : « Soixante-dix ans d'archéologie en Martinique, 1930-2000 ». *Les Nouvelles de l'Archéologie*, n° 108/109, pp. 20-29. 2007.

Nathalie Vidal, Benoit Bérard et Olivier Kayser : « En vue de l'étude de l'occupation post-saladoïde de la Martinique ». *Late ceramic age societies in the eastern Caribbean* (A. Delpuech A. et C. Hofman, coords.), pp. 195-204. British Archaeological Reports, International series 1273, Paris monographs in American Archaeology, 14. Oxford : Archaeopress. 2004.

On ajoutera que le Service Régional de l'Archéologie de Martinique (dépendant de la Direction des Affaires Culturelles) publie un *Bilan Scientifique* annuel.